

Terminus

Gary Victor

Volume 8, Number 3-4, Spring–Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Victor, G. (1993). Terminus. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 105–109.

GARY VICTOR

Terminus

En m'engouffrant dans la station de métro Berri, je gardais à l'esprit le visage ravagé et hagard de ce travesti qui m'avait abordé rue Sainte-Catherine en me proposant de «faire la conversation». Je tremblais encore, non pas de froid, mais de peur, pendant que l'escalier mécanique me descendait lentement dans les entrailles du sol. La figure du travesti, outrageusement maquillée, m'avait fait croire, l'espace de quelques secondes, que la tentation s'était matérialisée sous la forme du spectre d'une Walkyrie, et je sentais persister sur ma joue son haleine chaude enrobée d'alcool qui rendait plus perceptibles les morsures du froid glacial.

Je marchais vite, comme si j'étais poursuivi par cette terrible apparition, et je me laissai happer par les portières du train qui venaient de s'écarter. Engourdi par le froid, je recommençai à fonctionner quand le métro bougea. Le compartiment était seulement occupé par un vieil homme à moitié chauve qui sommeillait, le visage envahi par une barbe irrégulière et crasseuse, reposant sur un porte-documents d'où s'échappaient quelques feuilles de papier froissé. Il ne s'éveilla qu'à la station Jean-Talon, quand trois personnages au crâne rasé et tatoué par endroits, vêtus de cuir noir, portant

des bottes de même couleur, pénétrèrent dans la voiture et s'installèrent à l'autre extrémité.

Le vieillard effrayé se recroquevilla et agrippa son porte-documents. Quand l'opérateur annonça : «prochaine station : Sauvé», il se leva d'un bond et, au prix d'un effort méritoire — il traînait la jambe gauche —, vint s'asseoir à côté de moi. Le métro s'arrêta, mais personne ne descendit. Le vieillard terrifié s'accrocha de sa main décharnée à mon bras. Je me libérai d'un brusque mouvement d'épaule; il se hâta de regagner son siège comme s'il regrettait de s'être adressé à moi. J'avais affaire à un fou ou à un alcoolique, bien qu'il ne traînât après lui aucune odeur suspecte. Les fermetures automatiques se verrouillèrent, et le métro se mit à glisser à grande allure... «Prochaine station : Henri-Bourassa... Terminus», avertit l'opérateur. Le vieillard se ratatina et je crus qu'il se desséchait, en proie à des flammes invisibles. Il se mit à ricaner, son porte-documents disparaissant presque dans les replis d'un manteau d'une saleté repoussante, déchiré aux coudes, et où une main fantaisiste avait griffonné au feutre rouge des inscriptions illisibles. Nos trois *punks* devaient gaiement, mais je n'arrivais pas à saisir ce qu'ils disaient, car ils s'exprimaient en anglais. L'opérateur annonça de nouveau «prochaine station : Henri-Bourassa... Terminus», et je remarquai que la voix n'était pas celle que j'avais entendue durant le trajet. J'eus soudain un inexplicable sentiment de gêne, une vague inquiétude. Tout était normal dans le compartiment : les sièges encore propres, le plancher parsemé de journaux — c'était habituel à cette heure avancée de la nuit —, les panneaux publicitaires aux messages insi-

pides. Était-ce à cause de la luminosité intérieure ? Je ne voyais plus les parois grises du tunnel et j'essayais de repérer les flèches jaunes de la STCUM devant indiquer «Sauvé» et «Henri-Bourassa». L'extérieur était d'un noir d'encre... On aurait cru s'enfoncer au cœur du néant.

Les trois hommes avaient cessé de converser, et je devinai qu'à ce moment précis ils prenaient conscience de la même chose que moi. Ils scrutaient autour d'eux. Seul le vieillard paraissait s'être abstrait de toute préoccupation. Il s'était accaparé deux sièges, presque dans une position foetale, le visage enfoui dans les plis du manteau trop grand. Le métro roulait toujours à grande vitesse, et on devait arriver au terminus dans quelques secondes. Mon cœur ne fit qu'un bond lorsque je consultai ma montre. Elle indiquait 0 heure 44 minutes et 47 secondes... On aurait déjà dû y être. Je me rendais compte que trop de temps s'était écoulé depuis que nous avions quitté «Sauvé»... Mes sens me jouaient des tours ! Le froid... L'image de ce travesti... Ce vieillard... Tout cela embrouillait mon esprit... Je n'avais qu'à attendre...

Nos compagnons de parcours attendaient debout devant les portières, prêts à descendre. Ils montraient des signes de nervosité, l'un d'eux jetant des regards inquiets à sa montre... 0 heure 50 minutes et 23 secondes... Un frisson me parcourut l'échine. Pourquoi n'avait-on pas déjà atteint le terminus ?... J'eus brusquement la désagréable sensation d'être observé. Les yeux perçants du vieillard étaient fixés sur moi. De ses mains aux ongles racornis, il tentait de rentrer les

feuilles de papier dans son porte-documents. Son corps conservait la même posture, mais maintenant la tête était légèrement redressée. Je l'examinai avec plus d'attention et réalisai que ses traits m'étaient vaguement familiers. Son nez en bec d'aigle accentuait ses regards inquisiteurs, ce qui ne fit qu'augmenter mon malaise.

— On prend du temps, ce soir, lui dis-je pour calmer mon angoisse et lui arracher quelques mots.

— Habituellement, vous n'êtes pas si pressés, malgré le vieillard.

— Qui ?... Moi... ?

— Non.. Pas vous... Les autres, rétorqua le vieil homme. Surtout, ne leur dites rien... Ne leur dites rien.

— Mais de qui parlez vous ? lui demandai-je... De qui parlez-vous ?

— De toute manière, pour vous, c'est du pareil au même... Vous ne me causerez que des ennuis sans que cela ne change rien à votre situation. C'est moi qui ai dû commettre une erreur... Lui, il n'en fait jamais.

J'entendis des bruits sourds. Les trois autres occupants du compartiment s'étaient mis à frapper aux portes comme des forcenés. De l'endroit où je me trouvais, je pouvais constater le comportement étrange du travesti que je fus surpris de voir dans un autre wagon. Ses souliers à talons hauts à la main, il s'accrochait à une barre au milieu de la voiture, son corps de femme en proie à de violentes convulsions, dans une attitude qui me laissait croire qu'il s'abîmait dans une profonde obsécration. Je secouai le vieillard avec une brutalité dont je ne me serais jamais cru capable.

— Mais où allons-nous ? hurlai-je... Où allons-nous ?

Ils continuaient à s'acharner contre les cloisons. Le vieillard s'était de nouveau endormi, et je ne parvins pas à le réveiller. Le métro fonçait toujours dans le tunnel. La voix, méconnaissable, annonçait à intervalles réguliers : «Terminus... Terminus... Terminus»... Mais le train chutait avec plus de vélocité encore dans l'obscurité qui nous entourait... Il commençait à faire chaud... Terriblement chaud... Je pressais mes mains sur mes oreilles pour ne rien entendre... «Terminus... Terminus... Terminus...».